

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



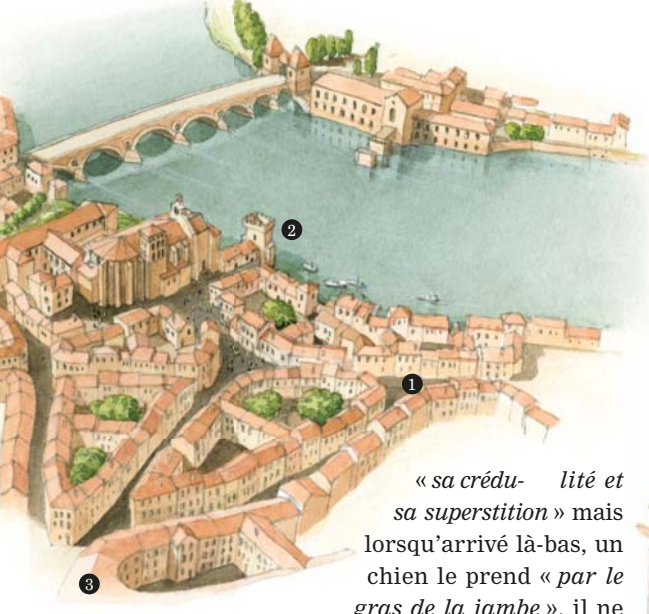
BARTHÈS, PASSANT DE TOULOUSE

C'est à 33 ans, fin 1737, que cet habitant du quartier de la Daurade s'est mis à raconter ses « Heures perdues ».

Tous les mois, il ouvre un grand registre relié en cuir et y rédige d'une écriture soignée et dans un style passablement embrouillé les « choses » qui lui ont parues « dignes d'être transmises à la postérité arrivées en cette ville ou près d'ici ». Comme il n'y a pas de véritables journaux dans la Toulouse de l'époque, les 8 registres d'*Heures perdues* (c'est ainsi qu'il les appelle) que Pierre Barthès, ce « petit bourgeois original, égoïste et d'esprit étroit » a rédigés de la fin 1737 à la fin 1780, sont un trésor irremplaçable pour savoir ce dont on parlait en ville à la fin de l'Ancien Régime.

En ce début 1738 où il vient d'entamer son grand œuvre de chroniqueur, notre « maître répétiteur » (enseignant à domicile) a eu un rêve étrange : il se promène au bord de la mer avec un enfant quand « 4 ou 5 chiens » sortent de l'eau et les attaquent, l'un déchirant son chapeau, l'autre emportant l'enfant. Barthès a le temps de prendre le chien « par la mâchoire inférieure et, lui ayant fait lâcher sa proie », de lui écraser « la tête avec une quille ». À sa femme enceinte qui, au réveil, veut le dissuader d'aller ce jour-là voir son métayer à Braqueville « de crainte d'être mordu des chiens », il reproche





« sa crédulité et sa superstition » mais lorsqu'arrivé là-bas, un chien le prend « par les grâces de la jambe », il ne peut s'empêcher de « faire réflexion au songe qui, dans une partie de ses circonstances, s'était vérifié ».

Ainsi va Pierre Barthès, prudemment discret sur sa vie privée (puisqu'il fait lire ses *Heures perdues* à ses connaissances) mais disert sur ce qui fait le fond des conversations en ville : faits-divers (un quart des événements relatés mais rien de très exceptionnel en cette année 1738 : une attaque, une arrestation, trois évasions collectives, quatre pendaisons, un spectateur tué par le guet au théâtre du Capitole, un prêtre dépressif qui se jette dans la « tine d'une meule » du Moulin du Château), célébrations religieuses (un tiers des événements avec des processions, des processions, des processions...), catastrophes (une inondation, une sécheresse, deux incendies). Satisfaction en fin d'année pour cet intellectuel très fier de ses compétences en vers latins, son fils Jean-Pierre (6 ans), après avoir enfin « porté culotte » le 6 juin, « a commencé de prendre la plume » le 21 octobre. —

Texte : Jean de Saint Blanquat.

Illustrations : Jean-François Binet, Jean-François Péneau.

Deuxième partie de notre article sur Pierre Barthès dans le prochain numéro : « Toulouse côté rue ».



Ci-dessus, le quartier de la Daurade où Barthès est né rue de la Capèle Redonde ① disparue plus tard avec la tour d'entrée de l'ancien pont ② lors de la construction du port. Le collège jésuite est tout proche ③ ainsi que la place du Pont-Neuf ④ où ont lieu deux des quatre pendaisons mentionnées par Barthès grand amateur d'exécutions publiques en 1738.

Ici à gauche ⑤ celle du cambrioleur Guillaume Fenassier le 23 mai avec « un cartel où on lisait "Receleur de bande" ». La basilique de La Daurade ⑥ avec sa Vierge noire ⑦ est le lieu des processions en cas de sécheresse comme ci-dessus en août, « la saison étant extrêmement aride et les chaleurs extraordinaires ».